



HAL
open science

Facteurs d'intraductibilité des langues anciennes : une tentative de typologie

Adrien Coignoux, Thibaud Nicolas

► **To cite this version:**

Adrien Coignoux, Thibaud Nicolas. Facteurs d'intraductibilité des langues anciennes : une tentative de typologie. *Ktèma : Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2024, *Intraduisibles de l'Antiquité*, 49, pp.91-108. hal-04833178

HAL Id: hal-04833178

<https://hal.science/hal-04833178v1>

Submitted on 12 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Intraduisibles de l'Antiquité

Adrien COIGNOUX, Thibaud NICOLAS	Introduction	5
Mathilde NAAR	Traduction de théonyme et transfert de culte. Le cas d'Hygie et Salus à Rome.....	11
Beatrice LIETZ	Intraduisibles grecs dans les <i>Verrines</i> de Cicéron.....	27
Coline RUIZ DARASSE	Un préteur chez les Gaulois? Autour de l'inscription gallo-grecque de Vitrolles	37
Teresa TORCELLO	" <i>Hoc ego supersedi vertere.</i> " Untranslatibility and Hesitation to Translate in the Work of Aulus Gellius.....	49
Ginevra BENEDETTI	Falling from Olympus. Deconstructing the Modern Idea of "Pantheon" to Translate the Ancient <i>Panthe(i)on/Pantheum</i>	63
Florentin MAROYE	<i>Versor, poeta, factista</i> : les définitions du traducteur par Florent Chrestien.....	77
Adrien COIGNOUX, Thibaud NICOLAS	Facteurs d'intraductibilité des langues anciennes: une tentative de typologie	91

L'espace dans l'histoire universelle de Diodore de Sicile

Pascale GIOVANNELLI-JOANNA	Introduction	109
Laurent GOURMELEN	L'Égypte, espace des origines et des premiers temps de l'humanité dans le livre I de la <i>Bibliothèque Historique</i> de Diodore de Sicile.....	113
Alexander MEEUS	Traces of Herakles' Benefactions across the Roman Republican Mediterranean as Proof of their Historicity in Diodoros' <i>Bibliotheke</i>	129
Charles E. MUNTZ	Across Space and Time: Diodorus's Island Book.....	155
Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN	La Bretagne à l'époque de César chez Diodore de Sicile. De la (re)découverte géographique à l'utopie mythique.....	171
Cinzia BEARZOT	Spazio continentale e spazio isolano in Diodoro: alcune considerazioni.....	191

Varia

D. T. POTTS	Similarities and Differences between the Office of the Achaemenid <i>barrišdama</i> and the Safavid-Qajar <i>mihmāndār</i>	207
Orestis BELOGIANNIS	La « grande révolte satrapique »: un réexamen.....	223
Claudio FELISI	D'où viennent les noms des dieux grecs? La réponse d'Hérodote et de ses lecteurs anciens (Platon et Diodore) reconsidérée.....	247
Amarande LAFFON	La représentation des relations de pouvoir dans le monde animal chez Aristote.....	273
Mauro MOGGI	Talassocrazia e democrazia radicale. Contestazioni ad Aristotele e storiografia "creativa".....	291
Michel HUMM	Le <i>pomerium</i> de la ville de Rome. Une frontière pour les auspices.....	313
Yann BERTHELET	Quelle fut l'erreur auspicielle de Tiberius Gracchus (163 av. J.-C.)?	337
Sergio BRILLANTE, Didier MARCOTTE	Strabon lecteur de Platon. Les étapes de la civilisation dans la <i>Géographie</i> (XIII, 1, 25) à la lumière du palimpseste vatican.....	353
Olga BOUBOUNELLE	Serments augustes et invocations de la Fortune de l'empereur dans les provinces hellénophones de l'Empire.....	365

Facteurs d'intraductibilité des langues anciennes : une tentative de typologie

RÉSUMÉ-. Cet article propose une réflexion sur l'intraductibilité à travers une esquisse de typologie de ses principaux facteurs. Sur la base d'un diptyque perméable de facteurs intra- et extra-linguistiques, différents phénomènes favorisant les problèmes de traduction seront abordés, tels que la sacralisation des langues ou le multiculturalisme. L'article insiste tout particulièrement sur l'un d'entre eux : la fragmentation de la polysémie originale d'un mot à travers ses traductions successives et ses conséquences pour les sciences humaines. À partir de ces phénomènes traductologiques, l'article analyse comment l'étroite relation entre langue et culture fait de l'intraduisible un révélateur d'écarts anthropologiques.

MOTS-CLÉS-. facteurs, intraduisibles, polysémie, traductologie, typologie

ABSTRACT-. This article looks at untranslatability by sketching out a typology of its main factors. On the basis of a permeable diptych of intra- and extra-linguistic factors, various phenomena generating translation problems will be studied, such as the sacralisation of some languages and multiculturalism. The article emphasizes particularly the phenomenon of the fragmentation of the original polysemy of a word through its successive translations and its consequences for the human sciences. Based on these translational phenomena, the article analyses how the close relationship between language and culture makes the untranslatable an indicator of anthropological gaps.

KEYWORDS-. factors, untranslatables, polysemy, translatology, typology

Dès son *Dictionnaire des intraduisibles*, Barbara Cassin laissait voir que les intraduisibles pouvaient être un concept pertinent pour penser la notion même de traductibilité et celle de traduction, ainsi que les pratiques afférentes, y compris les pratiques culturelles. En effet, si « la singularité culturelle n'est pas toujours conditionnée par la langue, de même que les différences linguistiques ne sont pas toujours des symptômes de différence culturelle »¹, il peut être pertinent d'analyser les refus (ou impossibilités) de traduire certains mots².

Après deux ateliers du groupe « Les Intraduisibles de l'Antiquité » (ci-après LIDA) et en conclusion d'un dossier issu du deuxième d'entre eux, il apparaît nécessaire de se livrer à un exercice de synthèse. Nous tâcherons de déterminer quels enseignements on peut tirer des différents cas d'étude présentés.

(1) INKOVA 2010, p. 153.

(2) Pour un rapide historique de l'apparition des *Translations Studies*, nous renvoyons à l'introduction du premier volume de LIDA (COIGNOUX, GARRÉ, VASSELIN 2023) ainsi qu'à SNELL-HORNBY *al.* 1995 et SNELL-HORNBY 2006.

Du fait de leur grande diversité, il nous paraît opportun que cet effort synthétique esquisse une typologie des facteurs d'intraductibilité³. Celle-ci devra être raisonnée et pourra servir de base pour les futures analyses d'intraduisibles. Par typologie « raisonnée » nous entendons une typologie qui évite les écueils de la systématisation dans le sens où elle ne se construit pas sur un ordre focalisé sur des objectifs de régularité ou de reproductibilité mais sur les caractéristiques propres au matériau travaillé. Or, nous le répétons, la principale caractéristique qu'ont fait apparaître les différentes études d'intraduisibles est leur diversité. C'est d'ailleurs la principale difficulté de l'entreprise : chaque intraduisible dérive d'une combinaison de facteurs et d'une logique combinatoire qui lui est propre. Pour qu'une typologie de ces facteurs soit pertinente, il faut donc qu'elle soit assez discriminante pour souligner les lignes de force mise en évidence par les différentes analyses mais également assez souple pour ne pas nier cette diversité.

I. QUELS FACTEURS POUR L'INTRADUCTIBILITÉ ? L'EXEMPLE DE MARC BLOCH ET DE LA « FÉODALITÉ »

Nous souhaitons ouvrir la réflexion par un exemple qui n'est pas tiré des travaux du groupe de recherche mais qui, tout en étant représentatif de ses objectifs, servira de fil rouge à notre esquisse de typologie :

Les mots cependant sont comme des monnaies très usées, à force de circuler de main en main, ils perdent leur relief étymologique. Dans l'usage aujourd'hui courant, « féodalité » et « société féodale » recouvrent un ensemble intriqué d'images où le fief proprement dit a cessé de figurer au premier plan. À condition de traiter ces expressions simplement comme l'étiquette, désormais consacrée, d'un contenu qui reste à définir, l'historien peut s'en emparer sans plus de remords que le physicien n'en éprouve lorsqu'au mépris du grec, il persiste à dénommer « atome » une réalité qu'il passe son temps à découper.⁴

Un transfert linguistique problématique : la création de l'adjectif « féodal »

Ces lignes apparaissent dans les premières pages de l'introduction de *La société féodale* de Marc Bloch. Elles concluent une rapide démonstration quant à l'intérêt épistémologique de l'étiquette historique « société féodale ». Grâce à une enquête sur le processus de création de cette étiquette, M. Bloch montre qu'elle pose problème à au moins deux niveaux et appuie sa démonstration sur l'histoire de la traduction d'un mot antique : l'adjectif latin *feodalis*.

En effet, sur le plan linguistique le mot français « féodal » a été créé au XVII^e siècle sur la base d'un calque⁵ du mot latin *feodalis* renvoyant originalement à tout ce qui concerne le « fief » en tant que régime juridique spécifique de propriété des biens réels. Or, au moment de ses premiers emplois en contexte savant – il est, au départ, qualifié de terme de « palais »⁶ – le mot n'est plus utilisé pour décrire un régime de propriété (un fait juridique) mais un régime politique (un fait social), selon l'acception que nous lui connaissons tous aujourd'hui. Pour M. Bloch, ce glissement sémantique est à comprendre à partir de la manière dont les premiers savants français – Boulainvilliers et Montesquieu – ayant recouru à cette étiquette percevaient la société médiévale.

(3) En effet, à ce stade des travaux du groupe LIDA, cette typologie ne peut être qu'une esquisse qui sera à préciser ou infirmer à l'aune des recherches ultérieures.

(4) BLOCH 1982², p. 13.

(5) Sur les différents types et modalités d'emprunts linguistiques, voir HAUGEN 1950; GUSMASNI 1973; BETZ 1974; WINTER 2009 et COLIN *al.* 2015.

(6) BLOCH 1982², p. 11.

En tant que contemporains de la monarchie absolue, lorsque ces deux érudits portaient leur regard sur la période médiévale, ce qui les frappait était d'abord et avant tout « le morcellement de la souveraineté, entre une multitude de petits princes, ou mêmes de seigneurs de villages »⁷. Parce qu'il est construit sur un mot typique du vocabulaire de cette époque, « féodal » va être pensé comme un moyen efficace de désigner ce qui fonde, aux yeux d'observateurs extérieurs, la « singularité du Moyen Âge »⁸ : une rupture sociopolitique. Le glissement sémantique est entériné à la fin du XVIII^e siècle lorsque, le 11 août 1789, dans un décret, l'Assemblée nationale annonce qu'elle « détruit entièrement le régime féodal ». Les députés résumant en un même mot toutes les normes sociales, politiques et culturelles traditionnelles dont ils veulent faire table rase, assignant ainsi une identité aux siècles qui les précèdent, et contre laquelle eux-mêmes se construisent.

Le décret de l'Assemblée souligne le second problème – lui, sans rapport avec la langue elle-même – que pose l'usage épistémologique du terme « féodalité » : son rôle de « classification historique »⁹. M. Bloch montre ainsi comment l'histoire du processus de création de l'étiquette « société féodale » ouvre une fenêtre sur une étape importante de l'historiographie occidentale. En effet, si, avant l'emploi savant de « féodalité », le découpage du passé par les Occidentaux se fait sur un mode « monarchique et oratoire » en distinguant des périodes, empires, dynasties, siècles, à partir de leurs ressortissants les plus célèbres – devenus alors des « héros éponymes » –, avec l'apparition de ce terme, on commence à découper le temps selon des ruptures se rapportant à des structures sociales¹⁰. Or, une telle attitude, même si elle nous est aujourd'hui totalement familière, n'est pas sans poser problème. Elle suppose en effet qu'il est possible à tout observateur extérieur d'embrasser toute la complexité des façons d'être, de faire et de penser, propre à un collectif humain spatialement et chronologiquement circonscrit, sous une seule et même étiquette. Identifier la période médiévale comme le temps de la « féodalité » revient alors à placer le « fief » au cœur de l'ensemble des faits sociaux et culturels qui animent le quotidien des groupes humains de cette période. Or, M. Bloch rappelle que la réalité est tout autre. Qu'il soit pris selon son acception socialisante (un régime politique) ou juridique (un régime de propriétés des biens réels), le terme « féodalité » ne peut désigner l'ensemble des formes que peut prendre l'activité humaine à cette époque et en ce lieu. Il existait d'autres régimes politiques et d'autres régimes de propriété et penser uniquement en termes de féodalité revient à les occulter¹¹. En somme, et en termes actuels, ce que reproche M. Bloch à cette étiquette, c'est sa dimension essentialisante. Il montre comment, à partir de la traduction en français d'un mot latin, des savants ont arbitrairement déterminé la forme de l'activité sociale d'un groupe humain à travers la création d'une catégorie épistémologique. Détailler son processus de création permet ainsi à M. Bloch de souligner les limites de cette catégorie : elle ne fut pas créée à partir d'une réalité historique – le « fief » en tant que régime spécifique de propriété – mais de la perception du passé, culturellement ou historiquement déterminée, de certains savants. Montesquieu et Boulainvilliers n'ont pas appréhendé la période médiévale par elle-même – à partir de ses spécificités propres – mais à l'aune de leur propre époque et des conceptions politiques qui lui sont propres, le tout, à partir d'un seul et même fait de traduction.

(7) BLOCH 1982², p. 12.

(8) BLOCH 1982², p. 12.

(9) Voir BLOCH 1982², p. 12, qui traite du changement de découpage des périodes historiques en Occident. Sur ce sujet, on pourra aussi voir LEDUC 2014, LE GOFF 2014 et LE BIHAN & MAZEL 2016.

(10) Bloch 1982², p. 12.

(11) Bloch 1982², p. 13.

Un problème multifactoriel

Les objectifs du projet LIDA entretiennent des liens étroits avec la démonstration de Marc Bloch. En faisant l'histoire d'un mot ou plus précisément d'une traduction, l'historien montre que les problèmes que pose l'utilisation du mot « féodal » en histoire médiévale sont à trouver dans le processus de création du mot, plus précisément dans les logiques traductologiques qui ont présidé à son transfert du latin vers le français. Mais, et c'est tout l'intérêt de l'exemple, il ne présente pas ce processus de manière monolithique : au contraire, il en distingue les différents facteurs. Il mentionne d'abord les logiques ayant trait à l'opération de traduction elle-même dans une perspective *product-oriented*¹² : il existe un écart significatif entre le sens du latin *feodalis* et le sens de sa traduction en français, car ils ne servent pas les mêmes objectifs sémantiques. Il aborde ensuite des facteurs qui ne sont plus de l'ordre de la langue mais du contexte dans lequel est opérée la traduction et qui donc détermine son but (dans une perspective *function-oriented*). Enfin, abordant l'utilisation du mot d'un point de vue diachronique, il montre comment – dans une perspective *process-oriented* – ces choix traductologiques sont les témoins d'une manière très spécifique d'aborder le passé et surtout de la façon dont les modernes se sont appuyés sur l'écart qu'ils percevaient entre leur mode de vie et ceux de leurs prédécesseurs pour construire leur propre identité.

Par l'utilisation d'une combinaison de perspectives pour rendre compte des problèmes épistémologiques qu'entraîne l'utilisation du terme « féodal », le travail de Marc Bloch nous montre que l'analyse d'un intraduisible ne peut être menée que dans une perspective multifactorielle. C'est là tout l'intérêt des cadres d'analyse fournis par les *Translation Studies* : ils permettent de déterminer précisément le segment de l'opération de transfert linguistique sur lequel s'exerce l'influence d'un facteur d'intraductibilité. Ce faisant, l'historien français fait apparaître une première dichotomie : qu'ils entrent dans le cadre d'une analyse *process-*, *function-* ou *product-oriented*, les facteurs d'intraductibilité sont toujours soit de nature intralinguistique (ils dérivent de phénomènes en lien avec les langues impliquées dans l'opération de transfert linguistique) soit de nature extralinguistique (ils dérivent de phénomènes qui ne sont pas en lien avec les langues impliquées dans l'opération de transfert linguistique). Cette première distinction nous paraît pertinente car tout en soulignant une ligne de force, elle reste assez lâche pour nécessiter d'être précisée par d'autres recoupements.

Notre objectif est donc d'esquisser une typologie des facteurs d'intraductibilité sur la base de cette première dichotomie intra-/extralinguistique à partir des analyses des participants aux ateliers. Mais les catégories de cette typologie ne doivent pas être appréhendées comme closes sur elles-mêmes, au contraire. Comme l'a montré l'exemple de la féodalité, rendre compte de l'existence d'un intraduisible ne repose pas uniquement sur l'identification des facteurs d'intraductibilité mais également sur l'étude de leur logique combinatoire. Il s'agit donc avant tout d'une typologie dynamique : tout en identifiant des termes précis, elle invite à les combiner, afin de rendre compte du mieux possible de la complexité de la réalité des sources.

II. DEUX EXEMPLES DE FACTEURS INTRALINGUISTIQUES

Comme l'a montré l'exemple de la *féodalité*, il est de nombreux cas où l'origine de l'intraductibilité d'un terme est à rechercher dans les enjeux linguistiques attachés à la traduction. Ce type de facteur doit avant tout son apparition aux différences entre les langues : chaque langue

(12) Au sujet de ces perspectives traductologiques, on pourra se référer à l'introduction des actes du premier atelier LIDA (COIGNOUX, GARRÉ, VASSELIN 2023).

possède ses logiques et ses ressources propres et certaines de ces logiques ne sont pas reproductibles d'une langue à l'autre.

Le vide lexical

Le premier exemple de cette réalité nous a été fourni lors du premier atelier par Th. Nicolas qui a montré que si les scribes babyloniens ne traduisaient pas les mots grecs *polis* et *politès*¹³, c'était parce que leur langue n'offrait pas les ressources linguistiques pour le faire. La même réalité est apparue dans l'analyse des pratiques traductologiques d'Aulu-Gelle par Teresa Torcello : lorsque l'érudit latin dit préférer la définition de la droite par Euclide à celle de Varron c'est sur la base des différences de ressources linguistiques offertes par le grec et le latin.

Mais la pertinence de ces deux exemples réside surtout dans le fait qu'ils montrent que, dans la plupart des cas, seule une perspective multifactorielle permet de rendre compte de l'existence d'un intraduisible. En effet, à cause des liens étroits qu'entretiennent les langues et les cultures, des réalités linguistiques peuvent avoir pour origine des réalités culturelles. Ainsi comme l'a montré Thibaud Nicolas, si la langue des scribes babyloniens n'offrait pas les ressources linguistiques suffisantes pour traduire les termes *polis* et *politès* c'est d'abord et avant tout parce que la réalité politique que désignent ces termes était étrangère à ce groupe humain. Cette réalité n'étant pas d'origine babylonienne, elle n'était pas traditionnellement (par transmission générationnelle) inscrite dans leur culture.

T. Torcello identifie une logique très semblable chez Aulu-Gelle¹⁴. Elle montre en effet que, même lorsque l'érudit latin tente de combler l'absence de ressources linguistiques latines en créant un néologisme (*inlatabile*), sa traduction est toujours problématique car il n'a pas pris en compte le type de discours dont relevait l'énoncé à traduire. En tant qu'axiome géométrique, la définition d'Euclide est construite de manière à ne laisser aucune place au changement ou à la potentialité. Or, pour résoudre la difficulté sémantique posée par le mot grec ἀπλατές, Aulu-Gelle a créé un mot dont le suffixe *-bilis* exprime justement un potentiel passif. Ici donc, comme dans le cas du calque des scribes babyloniens, ce phénomène d'intraductibilité, *a priori* conditionné par des contraintes linguistiques, relève en dernier lieu de différences dans la manière de penser et d'organiser le réel.

Le point commun entre ces deux approches est qu'elles recouvrent des domaines assez étendus et hautement abstraits des termes dont on peut considérer qu'ils appartiennent à la catégorie des « concepts flous »¹⁵. Or, on constate que ces pratiques de conceptualisation peuvent porter sur des termes relativement importants pour la culture de la langue-source, mais qui le sont nettement moins dans la langue cible. C'est le cas avec *polis*. Au contraire, ils peuvent aussi renvoyer à des éléments conceptuels très précis, employés dans des contextes ponctuels et spécifiques (les mathématiques ou l'art par exemple), sans pour autant entrer dans la catégorie des *termini technici*. Au sujet de ces « concepts flous », Inkova écrit avec justesse qu'ils « renvoient à une réalité complexe dont les divers aspects sont étroitement imbriqués, de même que les réactions qu'ils provoquent chez le sujet qui les rencontre, la langue est un outil souple qui permet de façonner notre pensée et de formuler, au sein d'une même communauté culturelle et linguistique, des conceptions différentes,

(13) NICOLAS 2023, p. 123-140.

(14) TORCELLO 2024.

(15) OLÉRON 2001, p. 10.

voire opposées»¹⁶. Cette approche peut être appliquée aux « intraduisibles de l'Antiquité » avec une certaine efficacité¹⁷.

III. LES FACTEURS EXTRALINGUISTIQUES :

LE MULTICULTURALISME EN TRADUCTOLOGIE OU LA RECHERCHE D'UN COMPROMIS ACCEPTABLE.

Si la cause de l'intraductibilité peut être recherchée du côté des caractéristiques propres d'une langue et donc de ses caractéristiques intralinguistiques, il ne faut pas négliger la possibilité d'obstacles extralinguistiques. C'était d'ailleurs l'une des intuitions à l'origine du *Dictionnaire* de Barbara Cassin qui considérait que certaines langues, comme le grec ou l'allemand, avaient été quelque peu « sacralisées » en philosophie¹⁸.

Des langues sacralisées

L'existence de langues d'autorité dans les pratiques savantes entraîne une déférence, un respect, qui peut aller jusqu'au refus de traduction. Dans ces cas, l'emploi d'un terme allogène ne vise pas à s'approprier sa charge culturelle, mais équivaut à un véritable évitement. Cette attitude est particulièrement explicite dans les textes d'Aulu-Gelle étudiés par Teresa Torcello : l'érudit latin donne une telle importance à la langue grecque, conçoit un tel écart entre les ressources linguistiques offertes par le grec et le latin, qu'il se refuse à toute tentative de transfert linguistique¹⁹. C'est un cas tout à fait fascinant car il présente une situation en apparence totalement contre-intuitive : l'attitude d'Aulu-Gelle suggère que c'est précisément la qualité de ses connaissances linguistiques qui le pousse à, en quelque sorte, refuser de traduire. Il fait comme si sa grande connaissance des deux langues lui donnait une conscience aiguë de ce qui les distinguait au point que cette focalisation sur les différences en vient à devenir le moteur d'une hiérarchisation : les ressources linguistiques du grec sont perçues d'une telle qualité que tout transfert linguistique revient à en avilir le contenu.

En soulignant le travail d'adaptation nécessaire à toute traduction de ce type, ce cas d'étude résonne en partie avec des réflexions présentées lors du premier atelier : de même, à travers son étude de la traduction des concepts naturalistes traditionnels chinois et grecs, Paul Keyser avait proposé de partir du postulat que la traduction d'un terme vernaculaire est toujours possible²⁰. En effet, à ses yeux, tout contenu linguistique peut être efficacement transféré mais à la seule condition que le responsable de l'opération, par égard pour la culture source, mette tout en œuvre pour assurer des conditions de transfert efficaces (principalement en basant ses choix traductologiques sur des données de nature émique). Or, par son refus – subi ou voulu – d'adaptation du contenu linguistique transféré, Aulu-Gelle fait montre d'une attitude inverse : le contenu linguistique

(16) INKOVA 2010, p. 153.

(17) On pourrait ajouter la catégorie des jeux de mots à ces facteurs intralinguistiques. La difficulté à traduire ces derniers n'est pas nouvelle. Elle est cependant particulièrement marquée lorsqu'il s'agit de l'Antiquité où les références implicites, sous-entendus et manifestations d'ironie sont parfois plus difficiles à déceler que dans un texte dont le contexte nous serait moins lointain, moins étranger et, pour tout dire, moins étrange. Sur la traduction des jeux de mots dans les œuvres antiques, on pourra voir par exemple POULLE 1994, qui écrit d'ailleurs que ces jeux de mots latins sont « presque intraduisibles » (p. 533). On pourra aussi penser aux traductions des pièces d'Aristophane par Debidour, qui essayait systématiquement de traduire les calembours onomastiques du comique athénien, sans y parvenir toujours, toutefois.

(18) CASSIN 2013.

(19) TORCELLO 2024.

(20) Voir KEYSER 2023, p. 107-122.

transféré lui importe davantage que l'acte de transfert, l'exigence de fidélité l'emporte sur l'adaptation.

Il en résulte un phénomène de déférence excessive envers la langue-source, que Barbara Cassin avait déjà identifié comme l'un des principaux facteurs d'intraductibilité²¹. Les auteurs sont pris en étau entre deux positions traductologiques (*target-* et *source-oriented*), entre l'exigence d'être compris dans la langue-cible et celle de respecter la langue-source. La déférence des traducteurs peut aussi se manifester à l'endroit de leur propre langue au moment de la rendre dans un idiome étranger. Dans pareil cas, le refus de traduire, lorsqu'il s'agit d'un mot d'une langue qui n'a pas été « sacralisée » pour reprendre le mot de B. Cassin, peut contribuer à une affirmation culturelle, voire identitaire.

Stratégies traductologiques en contexte multiculturel

Cette affirmation culturelle a été soulignée par plusieurs auteurs et autrices de ce dossier qui ont mis en évidence le lien étroit qui existait entre leurs cas d'étude et la dimension multiculturelle du contexte spatial où ils émergent. Derrière ce qui peut paraître une évidence – les problèmes de traduction sont plus courants dans les espaces multiculturels – se cache une réalité bien plus complexe²². Ces analyses montrent en effet que dans ces contextes spatiaux multiculturels, les intraduisibles n'étaient pas forcément un phénomène subi mais au contraire pouvaient participer à des stratégies conscientes et précisément construites sur ce multiculturalisme. Ce point est patent dans le cas d'étude présenté par Coline Ruiz Darasse sur le terme *praetor* et sa non-traduction dans une inscription en langue « gauloise » et en alphabet grec²³. Ce n'est pas un hasard si c'est dans les environs de Marseille qu'apparaît au 1^{er} siècle av. J.-C. une inscription employant une titulature latine selon une graphie adaptée. Par ce subtil assemblage linguistique, les auteurs de l'inscription tenaient à publiciser le multiculturalisme qui faisait la spécificité de leur groupe humain. Selon l'autrice, le multiculturalisme exprimé par la pluralité des langues leur permettrait alors de définir leur identité : conscients de leur héritage grec comme de leur identité gauloise, ils auraient néanmoins souhaité faire état de leurs liens étroits avec la culture romaine et ainsi se distinguer de leurs semblables. Le choix d'associer de si nombreuses opérations de transfert linguistique dans un même acte relève ainsi d'une stratégie assumée d'autoreprésentation construite précisément sur le multiculturalisme.

Le même type de logique est discernable dans le cas d'étude présenté par Beatrice Lietz²⁴. Elle montre comment l'emploi du grec par Cicéron n'est pas tant une contrainte déterminée par le multiculturalisme de l'espace au cœur de sa plaidoirie (la Sicile), mais une stratégie qui lui permet de conditionner les réactions de son public. L'exemple de son refus de traduire le mot grec *σωτήρ* est à ce titre exemplaire : ne pas traduire le mot en latin lui permet de manipuler son public sur la base de sa méconnaissance du grec en insistant sur la grandiloquence du terme afin de mettre en lumière l'orgueil de Verrès. On comprend alors pourquoi, dans ce cas, l'éloignement peut paver la voie à l'intraductibilité : il permet à Cicéron de mettre au service de sa rhétorique la distance qui sépare Rome de la Sicile, avec pour conséquence de creuser artificiellement le fossé culturel entre Romains et Siciliens.

(21) BRIFFARD 2006. On pourrait d'ailleurs envisager d'étudier plus avant cet excès de déférence pour les langues d'autorité dans le cas des textes religieux ou sacrés. Voir par exemple BARDET 2006 sur la traduction du *Testimonium flavianum*.

(22) Ce point apparaît par exemple déjà dans LADMIRAL 1996 ou PYM 1997.

(23) RUIZ-DARASSE 2024.

(24) LIETZ 2024.

L'importance du rôle joué par la distance entre Rome et le monde grec est également perceptible dans le cas d'étude présenté par Mathilde Naar. Elle a en effet montré comment les choix traductologiques des Romains en ce qui concerne le nom de la déesse grecque Hygie variaient selon l'intérêt porté à la culture source au moment de la traduction. Si dans un premier temps, Hygie est identifiée à Salus c'est parce que, lorsque les Romains choisissent d'importer cette divinité, l'important n'est pas tant qu'elle vienne de Grèce mais qu'elle remplisse des fonctions divines liées aux besoins immédiats de la communauté en travaillant à sa survie. Ce faisant, ils privilégient le fait de trouver une réponse aux besoins immédiats de la communauté plutôt que celui d'accorder une attention fine aux fonctions assumées par cette divinité dans son contexte religieux d'origine. Cependant, lorsque le contexte historique et religieux change, changent également les choix traductologiques. Ainsi, lorsque, à la période impériale, la mode chez les élites est au philhellénisme, l'écart entre Hygie et Salus est perçu comme problématique: les Romains optent alors pour une nouvelle solution de dénomination et décident de créer un calque latin du nom grec de la déesse.

Leurs liens étroits avec les spécificités spatiales de leur contexte d'origine n'est pas le seul point commun aux exemples que nous venons de citer. Il est en effet un autre aspect de leur contexte d'origine qui exerce au moins autant d'influence sur leur potentielle intraductibilité: le discours dans lequel ils s'inscrivent. Il s'agit de la régularité la plus clairement mise en lumière par le cumul des analyses mais également d'un des facteurs d'intraductibilité les plus protéiformes, d'autant que, comme nous allons le voir, un même terme traduit peut se trouver à l'intersection d'une pluralité de discours.

Cette réalité est particulièrement prégnante dans le cas d'étude présenté par Florentin Maroye et qui porte cette fois non plus sur un auteur antique, mais sur un humaniste du XVI^e siècle traduisant les œuvres d'Aristophane en latin²⁵. Les discours de Florent Chrestien sur sa pratique représentent un matériau qui inscrit de fait son cas d'étude dans un type de discours tout à fait particulier: l'autoreprésentation. Tout comme les auteurs de l'inscription de Vitrolles, Florent Chrestien emprunte un mot à une langue étrangère pour promouvoir une image très précise de lui-même. Mais il s'agit d'un choix tardif, plus précisément d'une audace qu'il ne s'était pas autorisée antérieurement. Ce qui a changé est à nouveau le contexte historique; le mot dont il usait originellement («tourneur») a désormais pris une autre connotation (il est associé à un personnage du camp religieux adverse de Florent Chrestien) et le traducteur protestant ne peut plus se résoudre à y être associé. Mais – et c'est toute la richesse du cas d'étude de F. Maroye – son usage de *poeta* n'est pas seulement à destination des catholiques mais également des poètes contemporains composant en langue vernaculaire. Ici se dévoile toute la complexité des discours autoreprésentatifs: l'individu n'étant jamais un monolithe, l'image que l'on construit de soi est le plus souvent à l'intersection d'une pluralité de discours²⁶. Une pratique symbolise ainsi à elle seule la stratégie de Florent Chrestien: l'antanaclase. Elle lui permet de s'appuyer sur les réseaux sémantiques et synonymiques propres à sa langue maternelle pour accroître la caisse de résonance de son choix autoreprésentatif.

Il existe ainsi non seulement une infinité théorique de discours auquel un intraduisible peut être relié, mais également une infinité théorique de stratégies d'association d'un terme à un discours. Le multiculturalisme en traductologie revient, de fait, à la recherche d'un compromis acceptable non seulement du point de vue linguistique, mais aussi, et surtout, du point de vue anthropologique.

(25) Sur cet auteur on pourra se référer pour l'instant à BASTIN-HAMMOU 2015, en attendant la publication de la thèse de Florentin Maroye sur le sujet.

(26) On pourra se référer, sur ce sujet vu au prisme de différentes périodes, à FOISIL 1986, HURLET 2010, CECCARINI 2013 ou ROBBINS 2022.

Lorsque ce compromis n'est pas possible, on ne traduit pas, ou bien l'on traduit avec une glose²⁷. Il y a une nette différence avec l'idée de vide lexical développée ci-dessus : dans le premier cas, il n'y a aucune possibilité de traduction faute de catégorie dans la langue-cible, dans le second cas, il y a une possibilité de traduction, mais aucun compromis n'est trouvé par le traducteur.

IV. QUAND LANGUE ET CONTEXTE SE MÊLENT : LA FRAGMENTATION POLYSÉMIQUE

Le choix de construire notre typologie sur la dichotomie « intra-/extralinguistique » tout en reconnaissant qu'aucun cas d'étude ne présente une situation si tranchée repose sur l'idée qu'il est possible, malgré la confluence des facteurs, d'établir une hiérarchie. Bien que la grande majorité des facteurs d'intraductibilité soit liée à des phénomènes qui sont à la fois propres et extérieurs aux langues impliquées dans le transfert linguistique concerné, nous espérons avoir montré qu'il existait certains rapports de préséance, au sens où certains facteurs entretiennent des liens plus étroits avec la langue qu'avec le contexte de traduction tandis que pour d'autres c'est l'inverse.

La fragmentation dans la diachronie

Le facteur d'intraductibilité que nous allons maintenant aborder mérite sa propre section car il est de telle nature qu'il nous paraît impossible – quand bien même ce serait nécessaire – d'en faire un facteur intra- ou extralinguistique. Il s'agit de la « fragmentation polysémique », un concept forgé par les coordinateurs et coordinatrices du projet LIDA pour identifier un phénomène à l'œuvre dans plusieurs des cas d'étude présentés lors du premier atelier. Par « fragmentation polysémique » nous entendons un phénomène intervenant à l'issue d'un transfert linguistique privilégiant les ressources de la langue source (calque ou emprunt) et qui voit le terme transféré associé à un nouveau réseau d'associations sémantiques (par polysémie ou synonymie) propre à sa culture d'arrivée et distinct (en partie ou totalement) de celui auquel il est associé dans son contexte d'origine. Ce phénomène, bien que tout à fait attendu, devient particulièrement problématique en cas de traductions successives : à chaque transfert un nouveau segment est associé au réseau d'associations sémantiques auquel appartient le terme. Or, le plus souvent, les nouveaux segments se superposent aux anciens, les recouvrant totalement ou en partie. De là résulte la fragmentation : après une multitude de transferts au cours de siècles et contextes culturels différents, une multitude d'acceptions se sont attachées au terme et seules des fractions de son réseau d'associations sémantiques original sont perceptibles. Or, lorsque les mots en question sont amenés à jouer le rôle de catégorie d'analyse en sciences humaines, ce phénomène de fragmentation peut être à l'origine d'approximations méthodologiques²⁸.

D'un point de vue traductologique, la fragmentation polysémique peut être appréhendée comme la conséquence de ce que U. Weinrich a nommé des interférences linguistiques, des « changements et identifications résultant dans une langue des contacts avec une autre langue »²⁹. Ce phénomène s'attache à l'une des principales modalités de l'interférence : l'emprunt, au sens de « l'intégration à une

(27) COIGNOUX 2023, p. 103.

(28) Nous en avons vu un exemple *supra* avec l'analyse du mot « féodalité » par Bloch.

(29) WEINRICH 1953; MOUNIN 1974, *s. u.* interférences. S. VANSÉVEREN complète ainsi la définition : « L'interférence est un concept large, qui prend en considération les transferts de caractéristiques sémantiques, morphologiques, lexicales d'une langue source vers une langue réceptrice. [...] L'interférence est ainsi définie comme un fait personnel, inconscient et oscillant, s'écartant de la norme et relevant de la parole, c'est à dire de l'utilisation que chacun fait de la langue en tant que code constitué en un système de règles communes à une même communauté. » (COLIN *al.* 2015, p. 15-16).

langue donnée d'un élément d'une langue étrangère» au point où celui-ci est devenu une norme³⁰. Plus précisément, la fragmentation est le résultat d'une des conséquences potentielles d'un emprunt linguistique: le glissement de sens. Replacer la fragmentation dans les différents modèles d'étude et de classification des emprunts linguistiques permet d'en souligner la spécificité. Les *bilingualism studies* ou l'*Entlehnungsforschung* ont en effet donné lieu au développement de plusieurs modèles d'analyse successifs. Si l'on se réfère au modèle créé par W. Betz³¹, la fragmentation concerne des glissements sémantiques intervenant dans des cas d'emprunts externes (*äußeres Lehnwort*), qu'il s'agisse d'un *Fremdwort* (lorsque le mot emprunté n'est pas adapté aux ressources de la langue cible) ou d'un *Lehnwort* (lorsque le mot emprunté est adapté aux ressources de la langue cible)³². Si par contre l'on se réfère au modèle développé par E. Haugen – construit sur une typologie tripartite des *borrowings* –, la fragmentation s'attache à des emprunts appartenant aux deux premières catégories: le *loanword* (usage exclusif des ressources de la langue source) et le *loanblend* (emprunt où se mêlent des ressources propres aux langues source et cible)³³. C'est un constat similaire qui émerge à l'aune de la classification développée par E. Winter, précisément construite sur la dichotomie entre les emprunts qui ne nécessitent pas de créations lexicales dans la langue cible et les cas où de telles créations sont nécessaires³⁴. Selon cette classification, la fragmentation appartient aux cas d'*Entlehnung* (les emprunts dont la forme repose avant tout sur les ressources de la langue source), qu'il s'agisse des cas identifiés sous les étiquettes *Übernahme/Ersetzung* (quand l'emprunt s'appuie sur des ressources des deux langues) ou de ceux relevant de l'*Analogiebildung* (recours exclusif aux données de la langue source). La fragmentation est donc à associer aux cas d'emprunts où l'autonomie du lexème par rapport à la langue source (l'*Ausgangssprache*) est très faible. Si enfin l'on se réfère à la typologie des emprunts créée spécialement pour les sources antiques par F. Colin³⁵, c'est la même idée qui se fait jour. Le lien étroit entre la forme du terme transféré et les ressources de la langue source associe la fragmentation à la catégorie des emprunts lexicaux ainsi qu'aux deux sous-catégories de cet ensemble («translittération» et «cohabitation des écritures»). Si F. Colin inclut dans sa classification des critères de glissement sémantique («superposition» et «décalage»), il les associe exclusivement aux cas d'emprunts construits sur les ressources propres à la langue cible («traduction»), comme si les glissements sémantiques étaient inextricablement liés à des adaptations linguistiques. C'est là toute la spécificité des phénomènes que nous souhaitons regrouper sous l'étiquette «fragmentation polysémique»: il s'agit de glissements sémantiques qui interviennent dans des cas d'emprunts linguistiques qui ne sont pas accompagnés de modifications linguistiques lourdes du terme transféré. Ce sont des cas où des modifications sémantiques sont décorrélées de modifications linguistiques.

Cette réalité est particulièrement sensible dans le cas d'étude présenté par Ginevra Benedetti³⁶. En effet, son analyse de l'histoire du concept de *pantheon*³⁷ éclaire parfaitement, grâce à sa diachronie fine, comment chaque transfert linguistique s'accompagne – malgré de légères modifications linguistiques – d'un glissement sémantique qui fragmente la polysémie originelle du terme transféré. Ainsi la première fragmentation intervient lorsque les Romains décident d'user d'un mot grec pour désigner l'un de leur bâtiments: à travers ce choix ils privilégient une des acceptions du

(30) COLIN *al.* 2015, p. 16.

(31) BETZ 1974.

(32) COLIN *al.* 2015, p. 37-38.

(33) HAUGEN 1950.

(34) WINTER 2009, p. 14.

(35) COLIN *al.* 2015, p. 47-56.

(36) BENEDETTI 2024.

(37) Sur l'aspect problématique de ce terme même, voir BURKERT 1985, PIRENNE-DELFORGE 1998, POLINSKAYA 2013, p. 87-100 ou SCHLEMMER 2017.

terme au profit des autres tout en lui ajoutant une nouvelle signification. Puis la même opération est réalisée par les premiers chrétiens qui, tout en reprenant l'acception privilégiée par les Romains, associent des humains au temple divin en en faisant une église pour les martyrs. Le temple devient définitivement un lieu de résidence dévolu aux humains lorsque l'élite humaniste s'en empare à la Renaissance: la totalité reste, mais c'est dorénavant une totalité humaine. Puis, avec le Panthéon français cette totalité humaine se retrouve réduite à un champ en particulier: les héros nationaux. Aussi, à partir du XVIII^e siècle, lorsque le sens du mot se focalise sur cette idée de totalité spécifique, sa dimension matérielle perdelle son importance et commence alors à être nommée « panthéon » toute totalité pensée comme fermée et représentative (à l'image des panthéons littéraires).

De ce vertigineux maelström polysémique émerge une question légitime: comment dans de telles conditions étudier le panthéon grec? Comment retrouver la fonction originale de cet objet? À travers cette question l'autrice met non seulement en évidence les problèmes qu'engendre la fragmentation polysémique, mais également le fait que dans le cas du *pantheon* la « re-sémantisation » du terme a pour origine une « re-fonctionnalisation ». Chaque culture a, pour ses propres raisons, octroyé de nouvelles fonctions à l'objet « panthéon »: le mot n'a pas varié, mais son contenu a toujours suivi les nouvelles fonctions qui lui ont été successivement attribuées. Il en ressort un objet extrêmement polysémique dont il est très difficile de déterminer avec précision la portée émique et donc épistémologique et heuristique³⁸.

Dans un cas comme celui de « panthéon », c'est le lien avec un contexte historique et culturel précis qui fonde la capacité du terme à incarner une fonction. Or, toute traduction d'un tel terme le désolidariserait de son contexte culturel d'origine. Les objets linguistiques de ce type n'ont en définitive de l'importance à nos yeux qu'à cause d'un des rôles qu'ils jouaient dans un autre contexte historico-culturel. Piochant à la manière des humanistes modernes dans une culture alternative pour construire leur différence (et donc leur identité) dans leur contexte culturel d'origine, les individus responsables de ces emprunts et calques ne retiennent de ces mots que les acceptions qui servent directement leurs objectifs discursifs.

La fragmentation dans la synchronie

La fragmentation polysémique se retrouve également dans l'analyse que fait Florentin Maroye des réflexions traductologiques de Florent Chrestien³⁹. Sa singularité apparaît d'autant mieux lorsqu'on met ses travaux en regard de ceux de G. Benedetti⁴⁰. En effet, alors que tous deux étudient une succession de traductions sur un temps long et à l'échelle transhistorique et transculturelle, le premier s'intéresse à une succession de traductions d'un même terme par un seul individu, à l'échelle de sa seule vie et dans sa seule culture d'origine. En ce sens, il ouvre une fenêtre sur un autre aspect du phénomène de fragmentation polysémique: alors que la grande diachronie permet de mettre en évidence les conséquences du cumul des traductions, la synchronie étroite permet d'observer comment fonctionne chaque étape de la fragmentation. Il devient ainsi possible de déterminer avec précision les raisons pour lesquelles c'est tel ou tel segment de la polysémie originelle qui a été privilégié lors de l'opération de transfert linguistique. Ainsi, comme nous l'avons déjà dit, l'usage de *poeta* par Florent Chrestien pour définir sa pratique se comprend à partir du discours qu'il développe sur son statut de traducteur par rapport aux poètes de son temps.

(38) Pour une introduction à ces questions, on pourra se référer à GEERTZ 1976, HARRIS 1976, DE SARDAN 1998 et HAHN, JORGENSEN, LEEDS-HURWITZ 2011.

(39) MAROYE 2024.

(40) BENEDETTI 2024.

Ses choix traductologiques sont en effet révélateurs de ses intentions. Son choix de traduire le grec ποιητής par «factiste» renvoie à la manière dont il souhaite définir sa pratique traductologique. Spécialiste des traductions versifiées d'œuvres grecques en latin, il se refuse à se penser comme un simple imitateur, mais souhaite qu'on reconnaisse à son travail de versification toute sa dimension créative. Se dire poète vise à exprimer le fait que, bien qu'il ne crée pas un contenu original, il fait néanmoins un véritable travail sur le vers lors de l'adaptation du texte grec au latin, un travail qui le distingue des «versificateurs». Derrière le statut de poète c'est donc celui de créateur, d'artiste animé d'objectifs esthétiques, qu'il souhaite s'attribuer. Or, c'est précisément cette stratégie qui va l'amener à proposer une traduction qui fragmente la polysémie originale du mot emprunté pour n'en privilégier qu'un segment. En choisissant de traduire le mot grec par «factiste», Florent Chrestien enferme le poète dans sa seule fonction créatrice et esthétique. Mais le plus intéressant c'est que le traducteur fournit les raisons de son choix: cette traduction est à ses yeux légitime car construite sur l'étymologie grecque du mot poète. Comme le verbe ποιέω à la base du terme exprime la création, c'est que le vrai sens du mot est celui de créateur et de ce fait la traduction par «factiste» lui paraît fidèle. Là encore, ce cas met en lumière les liens entre langue et culture, car, en basant son processus traductologique sur les seules données étymologiques, Chrestien en vient presque à renverser le sens du mot. Car si dans la langue les poètes grecs sont des créateurs, dans la pratique et les traditions grecques ce sont surtout des passeurs comme le montre leur relation étroite avec les Muses⁴¹. Sa logique traductologique montre que Chrestien ne s'intéresse pas au terme grec pour ce qu'il représente dans sa culture source, mais pour ce qu'il lui permet de dire de lui-même dans la culture cible. Là encore, c'est la fonction attribuée au terme au cours du transfert linguistique qui va déterminer sa signification et c'est à partir des objectifs poursuivis par cette «refonctionnalisation» que va être sélectionné un segment particulier de la polysémie du terme dans sa langue source.

L'influence de la fonction dans les processus de transfert linguistique apparaît également dans le cas d'étude déjà évoqué présenté par Mathilde Naar. Comme dans le cas de Florent Chrestien, lorsque les Romains décident d'identifier Hygie à Salus c'est sur la base d'une logique linguistique, de la proximité sémantique des deux mots, mais le choix du mode de transfert est conditionné par la fonction assumée par le terme transféré. Si les Romains choisissent dans un premier temps un processus faisant la part belle aux ressources de la langue cible (Hygie devient *Salus*), c'est parce qu'ils souhaitent donner une fonction romaine (la prise en charge du salut de la collectivité) à une divinité qui en Grèce possède un champ d'action différent (la santé personnelle). Puis, lorsque à la période impériale l'utilisation romaine d'Hygie correspond davantage à celle qu'en font les Grecs (la santé du prince), le processus traductologique se modifie et une nouvelle dénomination apparaît, qui privilégie les ressources de la langue source en résultant d'une translittération. Or, comme Mathilde Naar le montre, ces variations traductologiques sur le thème de la fonction divine ont des conséquences extralinguistiques: au moment où le calque latin *Hygia* apparaît, il s'insère dans des contextes qui relèvent davantage des compétences de la *Salus* latine que de l'Hygie grecque, de même que pour Esculape, qui prend peu à peu une fonction communautaire. Là encore, l'importance donnée à la fonction du contenu transmis a entraîné une focalisation sur un segment précis de la polysémie originelle d'un terme, au point d'en modifier la portée sémantique. La lecture combinée des articles de Ginevra Benedetti, Florentin Maroye et Mathilde Naar montre que la première cause du glissement sémantique que décrit la fragmentation polysémique est la refonctionnalisation du terme transféré. C'est à travers ce changement de fonction qu'est construit un nouveau réseau d'associations sémantiques qui, tout en étant propre à la langue cible, modifie

(41) À ce sujet, voir VICAIRE 1963, CLAY 2004, CALAME 2006, KIMMEL-CLAUZET 2020.

en profondeur le sens du terme, et ce malgré la proximité du matériel linguistique utilisé. En outre, l'analyse de MathildeNaar montre également que la fragmentation polysémique ne dérive pas uniquement de grands écarts culturels ou historiques : même entre des populations qui nous apparaissent aujourd'hui aussi proches que les Grecs et les Romains, les transferts linguistiques peuvent poser problème.

Comme l'écrivait Marc Bloch, « les mots, comme les pièces de monnaies, perdent leur relief étymologique (et sémantique) à force de passer de mains en mains ». La fragmentation polysémique, comme son nom l'indique, est en effet avant tout un processus qui agit sur la langue ; mais, comme le montrent ces différents phénomènes de « refunctionalisation », les modifications linguistiques qu'impose ce phénomène ont pour cause des phénomènes extérieurs à la langue. Ainsi, la fragmentation polysémique mêle si intimement langue et culture qu'il nous paraît impossible, voire contre-productif, de vouloir à tout prix y distinguer un rapport de préséance.

CONCLUSION

Au terme de la réflexion, un constat s'impose : étudier un intraduisible, ce n'est pas étudier un mot à travers sa langue ou sa culture, c'est analyser la relation entre langue et culture et les différentes façons dont se déploie cette relation. C'est la raison pour laquelle il nous a paru important d'insister sur l'existence de catégories distinctes de facteurs autant que de prôner une approche multifactorielle. Pour étudier les processus qui sous-tendent les relations entre langues et cultures, il faut pouvoir clairement identifier l'origine de tel ou tel phénomène. Il faut aussi prendre en compte l'influence des usages et pratiques auxquels ces phénomènes sont attachés. Si un tel énoncé peut paraître simple (voire simpliste), il nous paraît d'une importance fondamentale pour la suite des recherches en ce domaine et ce à plus d'un titre. Par exemple, dans un précédent article, nous avons identifié la perspective émique comme la perspective à privilégier dans l'étude des intraduisibles⁴². Or, le constat sur lequel nous avons ouvert les conclusions amène à relativiser cette affirmation.

En effet, l'étroite relation qu'entretiennent les facteurs extra- et intralinguistiques ainsi que les mécaniques de base de la fragmentation polysémique montrent que, pour comprendre un intraduisible, la seule perspective émique ne suffit pas. Les travaux présentés par les participants ont au contraire montré comment, dans le cas des intraduisibles, les perspectives émique et étique se complétaient plus qu'elles ne s'opposaient. C'est également le cas de l'exemple tiré des travaux de Marc Bloch : il ne se contente pas d'attaquer les choix traductologiques de ses prédécesseurs du haut de ses connaissances historiques, mais montre également à quel point les logiques qui ont présidé à leurs choix traductologiques sont représentatives d'une certaine attitude au monde. Il souligne comment, à un moment précis de son histoire, un groupe humain s'est appuyé sur une altérité culturelle, quitte à la creuser, pour construire sa propre identité. De tels choix montrent ainsi quelle synergie peut exister entre les perspectives émique et étique.

Pour identifier l'influence exercée par le processus de traduction et les choix qui le soutiennent, on doit préalablement déterminer avec précision les contextes d'association et les sens originaux du terme : ce qui correspond à une perspective étique. Pour ce faire, il est cependant nécessaire de procéder à une analyse attentive aux spécificités de la culture source, du point de vue de cette dernière, donc dans une perspective émique. Loin de distribuer des bons et mauvais points aux traducteurs sur la base de raisonnement exclusivement émiques ou étiques, l'objectif de l'étude des

(42) COIGNOUX, GARRÉ, VASSELIN 2023, p. 84-86.

phénomènes d'intraductibilité se doit d'abord et avant tout de reposer sur des analyses combinant les deux perspectives. C'est la seule manière de rendre toute leur complexité aux processus traductologiques qui engendrent des phénomènes d'intraductibilité. Aussi proposons-nous ici l'idée que l'intraduisible doit être pensé comme un processus autant, sinon davantage, que comme un vocable. C'est également par cette perspective double qu'il sera possible de faire de l'intraduisible un objet historique de plein droit; grâce à elle il devient une trace témoignant des écarts qui séparent deux groupes humains spatialement et chronologiquement circonscrits, nous permettant de mieux appréhender chacun d'entre eux.

Adrien COIGNOUX
CNRS/ANHiMA UMR 8210
Thibaud NICOLAS
CNRS/ANHiMA UMR 8210

Bibliographie

- BARDET, S., 2006, «Le Testimonium Flavianum, intraduisible et illimité?», in S Mimouni, I Ullern-Weit  ( d.), *Pierre Geoltrain ou comment faire l'histoire des religions. Le chantier des «origines», les méthodes du doute et la conversation contemporaine entre disciplines*, Turnhout, p. 207-214.
- BASTIN-HAMMOU, M., 2015, «Paroles de Paix en temps de guerre: Florent Chrestien et la première traduction de la Paix d'Aristophane en France (1589)», *Anabases* 21, p. 139-156.
- BENEDETTI, G., 2024, «Falling from Olympus: deconstructing the modern idea of "pantheon" to translate the ancient panthe(i)on/pantheum», *Kt ma* 49, p. 63-74.
- BETZ, W., 1974, «Lehnw rter un Lehnpr gungen im Vor- und Fr hdeutschen», in F. Maurer & H. Rupp ( d.), *Deutsche Wortgeschichte*, I, Berlin-New York, p. 135-163.
- BLOCH, M. 1982, *La société féodale* (1^{re}  d. 1939), Paris.
- BRIAND, M., DUPONT F., LONGHI V., 2018, «La "civilisation": critiques épistémologique et historique», *Cahiers «Mondes anciens»*, 11, <https://doi.org/10.4000/mondesanciens.2173>.
- BRIFFARD, C., 2006, «Entretien avec Barbara Cassin, philosophe et philologue, directrice de recherche au CNRS, réalisé par Colette Briffard», [http://www.revue-texto.net/Dialogues/Cassin_interview.html#\(1\)](http://www.revue-texto.net/Dialogues/Cassin_interview.html#(1)).
- BURKERT, W., 1985, *Greek Religion: Archaic and Classical*, Oxford.
- CALAME, C., 2006, *Pratiques poétiques de la mémoire. Représentations de l'espace-temps en Gr ce ancienne*, Paris.
- CASSIN, B., 2004, *Dictionnaire des intraduisibles*, Paris.
- CASSIN, B., 2013, «Les intraduisibles», *Revue Sciences/Lettres* 1, <https://doi.org/10.4000/rsl.252>
- CASSIN, B., 2014, «Traduire les intraduisibles, un état des lieux.», *Cliniques méditerranéennes* 90, p. 25-36.
- CECCARINI, E., 2013, «Représentation et autoreprésentation des résistantes dans les écrits sur la Résistance italienne», *Cahiers d'études romanes* 21, p. 111-139.
- CLAY, D., 2004, *Archilochos Heros, The Cult of Poets in the Greek Polis*, Harvard.
- COLIN F., HUCK O., VANSÉVEREN S. ( d.), 2015, *Interpretatio. Traduire l'altérité culturelle dans les civilisations de l'Antiquité*, Paris.
- COIGNOUX, A., GARRÉ, M., VASSELIN, A., 2023, «  la recherche des Intraduisibles de l'Antiquité: problèmes et projets», *Anabases* 38, p. 73-88.

- COIGNOUX, A., 2023, «La traduction de *felicitas* et la multiplicité des bonheurs antiques», *Anabases* 38, p. 89-105.
- DE SARDAN, J.-P., 1998, «Émique», *L'Homme* 147, p. 151-166.
- FOISIL, M., 1986, «L'écriture du for privé», in Ph. Ariès, G. Duby (éd.), *Histoire de la vie privée*, tome III, *De la Renaissance au Lumières*, Paris, p. 331-369.
- GEERTZ, C., 1976, «From the Native's Point of View: on the Nature of Anthropological Understanding», in K. Basso, H. Selby (ed.), *Meaning Anthropology*, Albuquerque, p. 221-237.
- GUSMANI, R., 1973, *Aspetti del prestito linguistico*, Roma.
- HAHN, C., JORGENSEN, J., LEEDS-HURWITZ, W., 2011, «“A Curious Mixture of Passion and Reserve”: Understanding the Etic/Emic Distinction», *Éducation et didactique* 5/3, p. 145-154.
- HARRIS, M., 1976, «History and Significance of the Emic/Etic Distinction», *Annual Review of Anthropology* 5, p. 329-350.
- HAUGEN, E., 1950, «The Analysis of Linguistic Borrowing», *Language* 26/2, p. 210-231.
- HURLET, F., 2010, «Pouvoirs et autoreprésentation du prince à travers la correspondance impériale d'Auguste à Trajan (27 av. J.-C.-117 ap. J.-C.)», in I. Savalli-Lestrade, I. Cogitore (éd.), *Des rois au prince. Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (fin IV^e a.C.-1^{er} p.C.)*, Grenoble, p. 123-145.
- INKOVA, O., 2010, «Les «intraduisibles»: question de langue ou de culture?», *Hermès, La Revue* 56/1, p. 145-153.
- KEYSER, P., 2023, «Traduttore-Seduttore; Or, fruitful translation seeks the sense», *Anabases* 38, p. 107-122.
- KIMMEL-CLAUZET, F., 2020, «*Theios Homèros*: du poète inspiré au poète divinisé?», *Mythos* 14, <https://doi.org/10.4000/mythos.2413>.
- LADMIRAL, J.-R., 1996, «Traduction et communication interculturelle», in L. Collin, B. Müller (éd.), *La pédagogie des rencontres culturelles*, Paris, p. 89-103.
- LE BIHAN, J., MAZEL, F., 2016, «La périodisation canonique de l'histoire: une exception française?», *Revue historique* 680/4, p. 785-812.
- LEDUC, J., 2014, «La construction historique des cadres de la périodisation», *Atala. Cultures et sciences humaines* 17, p. 35-48.
- LE GOFF, 2014, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris.
- LIETZ, B., 2024, «Intraduisibles grecs dans les *Verrines* de Cicéron», *Ktèma* 49, p. 27-35.
- MAROYE, F., 2024, *Versor, poeta, factista*: les définitions du traducteur par Versor, poeta, factista: les définitions du traducteur par Florent Chrestien», *Ktèma* 49, p. 77-89.
- MOUNIN, G., 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, Paris.
- NAAR, M., 2024, «Traduction de théonyme et transfert de culte: le cas d'Hygie et Salus à Rome», *Ktèma* 49, p. 11-26.
- NICOLAS, Th., 2023, «Les mots “πόλις” et “πολίτης”, des mots intraduisibles depuis les scribes babyloniens jusqu'aux savants européens?», *Anabases* 38, p. 123-140.
- OLÉRON, P., 2001, *L'argumentation*, Paris.
- PIRENNE-DELFORGE, V. (dir.), 1998, *Les panthéons des cités: des origines à la Périégèse de Pausanias*, Liège.
- POLINSKAYA, I., 2013, *A Local History of Greek Polytheism*, Leyde/Boston.
- POULLE, B., 1994, «Les jeux de mots sur le nom de Rome chez Ovide», in D. Conso, N. Pick, B. Poulle (éd.), *Mélanges François Kerlouégan, Annales littéraires de l'Université de Besançon*, n° 515, Besançon, p. 533-538.
- PYM, A., 1997, *Pour une éthique du traducteur*, Arras.
- ROBBINS, D., 2022, *Self-Presentation and Representative Politics: Essays in Context, 1960-2020*. Londres.
- RUIZ-DARASSE, C., 2024, «Un prêteur chez les Gaulois? Autour de l'inscription gallo-grecque de Vitrolles (RIG G-108; RIIG BDR-14-01)», *Ktèma* 49, p. 37-47.

- SCHLEMMER, G., 2017, « Comment dresser le portrait d'un « dieu » ? Revisiter la notion de « panthéon » à partir du cas des Kulung du Népal », in C. Bonnet, N. Belayche, M. Albert-Llorca (éd.), *Puissances divines à l'épreuve du comparatisme : constructions, variations et réseaux relationnels*, Turnhout, p. 53-66.
- SNELL-HORNBY, M., JETTAROVÁ Z., KAINDL K. (ed.), 1995, *Translation as Intercultural Communication. Selected papers from the EST Congress*, Prague.
- SNELL-HORNBY, M., 2006, *The Turns of Translation Studies*, Amsterdam.
- TORCELLO, T., 2023, « “Hoc ego supersedi vertere”. Untranslatability and Hesitation to Translate in the Work of Aulus Gellius », *Ktèma* 49, p. 49-62.
- TYLDESLEY, J. A., 2000, *Judgment of the Pharaoh: Crime and Punishment in Ancient Egypt*, London.
- VICAIRE, P. 1963, « Les Grecs et le mystère de l'inspiration poétique », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1, p. 68-85.
- WEINRICH, U., 1950, *Languages in Contact*, La Haye-Paris-New York.
- WINTER, E., 2009, « Ital. Browser = span. Hojeador = frz. Butineur? Strategien des Umgangs mit sprachlicher Fremdheit im Kontext von Entlehnung und Übersetzung », in S. Gramatski et al. (ed.), *Trennstrich oder Brückenschlag? Übersetzen als literarisches und linguistisches Phänomen*, Beiträge zum XX Forum Junge Romanistik, Wuppertal, 25. Juni 2004, Bonne, p. 189-208.